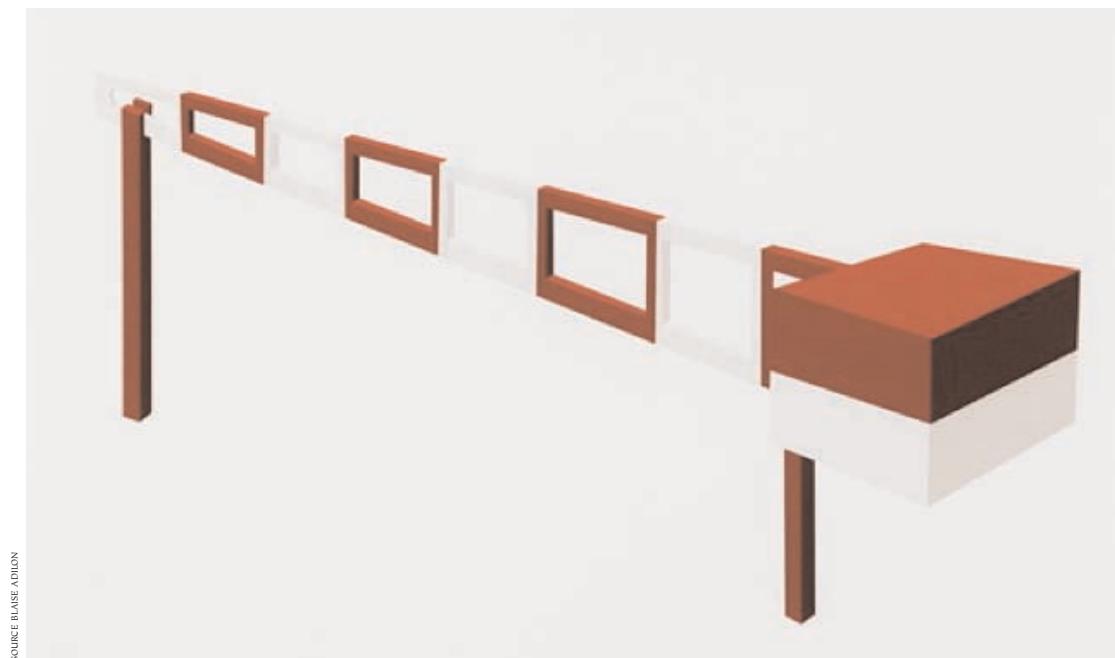


La Biennale de Lyon

Thierry Raspail, le directeur artistique de la biennale, a confié cette dixième édition au commissaire Hou Hanru. Dans quatre lieux, les œuvres sont organisées selon les chapitres "La Magie des choses", "Eloge de la dérive", "Vivons ensemble", "Un autre monde est possible" ou "Veduta". Thématique générale de l'année : "Le spectacle du quotidien".

A Karachi

Bani Abidi est née à Karachi et évoque la mégapole pakistanaise au travers de trois séries exposées à la Sucrière, dont les deux premières regroupent des dessins réalisés numériquement, alors que la troisième est constituée de photographies. La première symbolise le pouvoir de celles ou ceux qui acceptent ou non le dialogue, le pouvoir de celles ou ceux qui autorisent ou non l'accès, par la représentation d'interphones en ce pays où, selon l'artiste, "les forces de classe, de caste et de féodalité définissent la plupart des relations sociales". La deuxième représente des barrières de sécurité se situant à proximité des ambassades étrangères de Karachi. Elles symbolisent, quant à elles, les pouvoirs étatiques et leurs rayures colorées sont comparables à celles destinées à repousser l'adversaire chez certaines espèces animales. Enfin, quelques photographies mettent en scène des gens, toujours à Karachi qui, à la nuit tombante, se ressaisissent de l'espace public. En s'installant dans la rue pour réaliser une composition florale, se coiffer ou repasser, des femmes donnent ainsi les spectacles de leur quotidien décontextualisé.



Bani Abidi, "Security Barriers", 2008.

Sur écoute

C'est la planète dans sa globalité que le laboratoire de recherches en art audio Locus Sonus se propose de mettre sur écoute. Les photographies du projet "Locustream", installées au Musée d'Art Contemporain de Lyon, participent à documenter visuellement le dispositif de microphones ouverts localisés en de multiples endroits du monde. Ainsi, d'Amsterdam à Yokohama, en passant par Chicago ou Dakar, des Streamers participent à ce projet global en captant les paysages sonores d'ailleurs. La SoundMap, du serveur de Locus Sonus, permet de les écouter, en ligne, de chez soi. Et c'est alors, dans un appartement équipé de fenêtres à double vitrage pour ne laisser pénétrer aucun son du dehors, que l'on se surprend à écouter les bruits de la rue d'un ailleurs. N'est-ce pas John Cage qui disait : "Si un bruit te dérange, écoute-le" ? Des casques, dans l'exposition, permettent d'effectuer un voyage sonore imaginaire en passant d'un flux audio à un autre sans se soucier des distances ni des frontières.

Locus Sonus, "Locustream Microphones Ouverts", 2009.

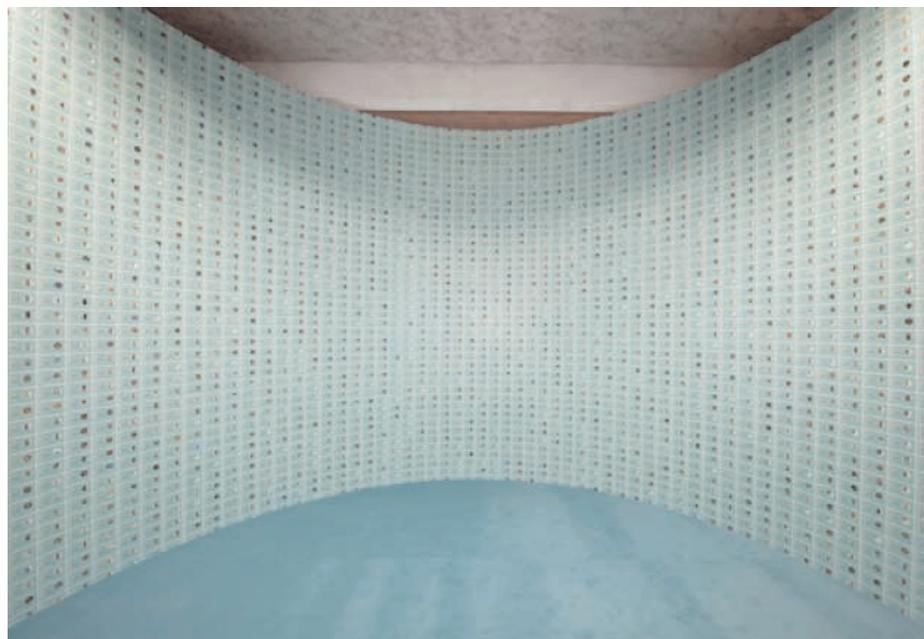


Adresses Web,,

- Biennale de Lyon : www.biennaledelyon.com
- Musée d'Art Contemporain de Lyon : www.mac-lyon.com
- Bani Abidi : www.baniabidi.com
- Locus Sonus : nujus.net/~locusonus
- Société Réaliste : www.societerealiste.net
- HeHe : hehe.org.free.fr
- Kin-Wah Tsang : www.tsangkinwah.com
- Mounir Fatmi : www.mounirfatmi.com

Une carte verte européenne !

"Choisir de vivre où l'on veut est considéré comme un droit de base, mais pour les non-Occidentaux, ce droit n'existe pas", déclarent les membres du collectif parisien Société Réaliste. Sensibles à la question de l'immigration mondiale, ils ont mis en ligne un site proposant une carte verte européenne par système de loterie, comme le fait le département d'Etat américain. Une telle carte, en Europe, n'existe pas, mais les artistes ont toutefois été en faire la promotion outre-Atlantique durant une performance à Chicago, en 2006, où ils ont installé un bureau d'immigration. Un retournement de situation qui ne manque pas d'évoquer le port d'Ellis Island. On imagine aisément les amateurs d'art contemporain de l'Illinois se prêter au jeu en participant à augmenter la base de données du site Internet intitulé "EU Green Card Lottery". Quant à l'installation exposée à Lyon, au premier étage de la Sucrière, ses parois intérieures sont recouvertes de centaines de fausses cartes représentant autant de Nigériens désirant vivre mieux ailleurs, tout simplement. Tous ont reçu un mail leur indiquant l'aspect "artistique" de cette démarche qui met en lumière la cruauté d'un marché de l'immigration. Des sites comparables à celui de la Société Réaliste, il en existe beaucoup, mais payants.



Société Réaliste, "EU Green Card Lottery", 2006-2009.



HeHe, "Toy Emissions", 2007.

Elle a tout d'une grande

Il est, toujours au premier étage de la Sucrière, une étrange vidéo qui met en scène le modèle réduit d'une Porsche Cayenne quelque peu en danger parmi les véhicules d'une avenue new-yorkaise. Cette petite voiture était téléguidée par les membres du collectif HeHe durant une performance urbaine réalisée lors d'une résidence à l'Eyebeam. "Notre première impression de New York a été le grondement incessant de la circulation et le spectacle quotidien des énormes véhicules 4x4, dont le spécimen le plus proéminent et le plus emblématique est la Porsche Cayenne", nous disent-ils. C'est par un changement d'échelle qu'ils décident de souligner la présence remarquable de véhicules parmi les plus polluants dans cette ville où tout est possible. Le jouet d'artiste est équipé de fumigènes colorés jaune, rose, vert, bleu ou violet, ce qui ne manque pas de surprendre les passants que l'on entend rire. "Oh my God !", s'écrit l'un d'entre eux. Ainsi modifiée par les artistes, cette Porsche Cayenne a tout d'une grande, jusqu'aux émissions de gaz, magnifiées par la couleur.

Le second sceau

Rien ne se passe dans la pièce, vide, réservée à l'installation *The Second Seal* de Kin-Wah Tsang, quand une lumière rouge attire mon regard, sur un mur, avant de disparaître furtivement. Je comprends dès la seconde apparition, sur un autre mur, qu'il s'agit de caractères typographiques en mouvement. Il est écrit, en lettres rouges, "The Peace", puis "The Sword", puis "The Liberation". Les mots descendent lentement du plafond en ondulant tels autant de lézards. Ils rebondissent sur le sol, épousent les formes de l'architecture intérieure de la Sucrière en se multipliant. Les mots, progressivement, se font phrases - "You want vengeance", "They want vengeance", "You need vengeance", "They need vengeance" -, tandis qu'un son évoquant la pluie, ou la grêle, emplit l'espace. Jusqu'à ce que les murs, virtuellement, ne disparaissent au profit d'une "grêle de feu mêlée de sang" annoncée dans l'Apocalypse. Et c'est bien de cela qu'il est question puisque l'installation participe d'une série dont le titre, *Les sept sceaux*, évoque le texte de Saint Jean.



Kin-Wah Tsang, "The Second Seal", 2009.

Au travers du miroir

Le bruit incessant du projecteur 35 mm renforce la tension cinématographique qui s'installe dans l'image où l'on découvre progressivement des visages d'enfants. Leur calme devient insoutenable. L'un d'entre eux les délivre en usant d'un lance-pierre en direction du spectateur. Ainsi, le miroir qui leur fait face, comme ancré dans le sol, se brise et l'étrange découpe de ce qu'il en reste délimite le champ du contre-champ. Libérés par le geste de l'un des leurs, ils partent à la débandade. Mais on les retrouve peu de temps après, assagis, perchés sur les branches d'un sycomore, chacun équipé d'un fragment de miroir brisé qui semble renvoyer la lumière du projecteur; pourtant situé dans la pièce de cette installation vidéo intitulée *Per Speculum* : deux temporalités fusionnent par la lumière. Nombreux sont les artistes, de Diego Velasquez à Dan Graham, qui ont représenté ou utilisé des miroirs sans pour autant que l'étrangeté qu'ils suscitent n'ait subi, dans le champ de l'art, quelque usure.



Adrian Paci, "Per Speculum", 2006.



Eulàlia Valldosera, "The Kitchen", 2009.

Entrer dans l'image

Les installations *The Period* et *The Kitchen*, d'Eulàlia Valldosera, comptent parmi les rares œuvres participatives de cette dixième biennale. La première est constituée d'un alignement de verres diversément remplis d'un liquide rouge symbolisant le sang - si l'on considère son titre. Les spectateurs sont invités à pousser un landau sur des rails. Ce faisant, ils contrôlent le faisceau lumineux d'un projecteur embarqué qui se teinte alors de la couleur du liquide rouge qu'il traverse ; les mouvements, dans l'image, sont semblables à ceux d'une caméra. L'usage de rails, dans l'industrie cinématographique, est essentiel pour la réalisation de travellings alors que les jeux d'ombres et de lumières nous renvoient davantage aux origines théâtrales du médium. L'aspect cinématographique de la seconde installation de l'artiste espagnole est renforcé par le son du projecteur 16 mm émettant la lumière. Et le public, ici encore, est invité à "entrer dans l'image" en repositionnant des linges suspendus à des fils, participant ainsi de l'histoire qui se raconte, par la lumière, à même le mur.

Plus de lumière !

Enfin, au troisième étage du Musée d'Art Contemporain de Lyon, on trouve une intrigante installation de Mounir Fatmi. Intitulée *Ghosting*, elle est tout simplement majestueuse. L'artiste a recouvert l'intégralité d'un mur avec des cassettes VHS qui vomissent littéralement les bandes magnétiques de leurs entrailles jusque sur le parquet, en direction de photocopieuses qu'elles finissent par atteindre. Le public pourrait même se servir des machines pour tenter désespérément d'extraire quelques images d'une mémoire devenue inaccessible - si toutefois elles étaient en état de fonctionner, car il semble bien que les flux de bandes analogiques, telles des populations virales en migration, aient pris le dessus. Et sur le mur, quelle ironie, il est écrit "Mehr Licht !" signifiant, en français, "plus de lumière !". Les dernières paroles que Goethe aurait prononcées avant de s'éteindre.



Mounir Fatmi, "Ghosting", 2009.